

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 46

Artikel: Penau de la Riponne : feignant : [1ère partie]
Autor: Gaudard, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

habit. Tant que cette injustice durera, il y aura là une inégalité flagrante entre les deux sexes. C'est mon opinion, Paul, et évidemment aussi la tienne.»

L'histoire finissait là, mais Goguenard, lui, se devait d'accompagner son récit d'une avalanche de commentaires. Nous serions sûrement encore au « Central » si je n'avais pas réussi à le calmer un peu en lui promettant de raconter sa mésaventure dans le *Conteur Vaudois*. Et maintenant que cela est fait, paix au pauvre cœur de l'ami Paul, avide d'égalité et de logique, de ces deux feux-follets à la poursuite desquels se perdent tant d'hommes et de femmes au tempérament combattif. *Aimé Schabzigre.*

FLEURS DE RHETORIQUE

NOS députés aux Chambres fédérales en disent de jolies dans le jeu de leurs improvisations oratoires. Voici quelques perles recueillies par un journal qui a cessé de paraître depuis plusieurs années :

« Les importateurs français achètent les vaches principalement dans la Suisse centrale, puis ils sont traités dans les grandes métairies de Lyon et de Paris pour être jetés finalement sur l'égal. »

« En l'année 1865, on a introduit dans le canton de St-Gall des étalons anglais pur sang. Le Conseil fédéral les a suivis de près. »

« Je compte que nos gens ne s'empresseront pas d'accaparer le fourrage artificiel, ils ne sont pas habitués à ce fourrage. »

« Les électeurs diront : Nous ne vous avons pas élu pour être en toute circonstance les tuyaux d'orgue de votre volonté. »

« L'école vétérinaire fédérale gît dans l'air. »

« Je vous en prie ! Naviguez vers l'Etoile de la justice. »

« Les regards de toute la Suisse sont dirigés vers l'Assemblée fédérale pour entendre ses délibérations. »

« Cela se trouve dans le message du Conseil fédéral, et doit par conséquent être juste, mais pourtant, je ne le crois pas. »

« Prenez une décision afin que ce serpent de mer puisse être dirigé par nous. »

« Je suis d'accord si la proposition Sturzenegger s'étend sur 20 kilomètres. »

« Nous ne voulons pas jeter de nouvelles pierres dans les roues de la pacification. »

« Messieurs, j'arrive maintenant à la maladie tuberculeuse du bétail, et cela n'intéresse pas seulement l'agriculture, mais aussi chacun de nous. »

« Les cantons sont la soupape par laquelle on fait rétrograder la subvention à sa juste hauteur. »

« C'est une erreur de croire que le charbon est un terrain fauché. »

Le président entrant en charge : « J'espère que vous aurez autant d'indulgence pour moi que pour mon prédécesseur. »

Le président, assermentant un membre :

« Veuillez répéter avec moi, avec l'index de la main droite, les mots : Je le jure. »

LE ROI ET L'AUBERGISTE

UN jour, sur une plage de la Côte d'Argent, située quelque part dans le sud de la France, le roi Edouard VII, qui voyageait incognito, était allé manger des huîtres. L'aubergiste chez qui le roi était entré ouvrait les huîtres avec une sage lenteur. Edouard VII, qui était pressé, lui demanda très poliment de bien vouloir aller un peu plus vite. Mais l'autre, qui parlait politique avec les habitués de son restaurant, de dire sans se retourner :

— Si vous n'êtes pas content, allez ailleurs !

Un consommateur obligeant, effrayé de tant d'insolence, alla renseigner l'aubergiste à voix basse. Alors, celui-ci, très fort, à deux pas du souverain :

— Et après ?... Ce n'est pas le premier roi qui vient chez moi peut-être ! Et ce n'est pas vous qui m'apprendrez comment on leur parle !



Pages d'autrefois

ADIEUX AU VALLON

*Voici l'automne: il faut retourner à la ville,
Rentrer dans les longs mois de nos mornes hivers;
Il faut, petit vallon riant comme un idylle,
Oublier les chemins de tes asiles verts.
Il faut, vieille maison de mes souvenirs pleine,
Voir, ainsi que des yeux, tes volets se fermer!
Je ne l'entendrai plus, ô rustique fontaine,
Ta voix claire et discrète, habile à me charmer!
Adieu, frère géant, dressant ta silhouette
Sur le couchant vermeil par degrés assombri,
Et toi, chêne en ruine, où, le soir, la chouette
Jette aux grands bois muets l'angoisse de son cri!
Adieu, le beau verger dont la pente s'incline
Au chemin qui lui fait un liséré d'argent,
L'étroit sentier qui grimpe au flanc de la colline
D'où le regard embrasse un coin du lac changeant!
Adieu, verte oasis! Adieu, toutes les choses
Qui réveillent en moi des échos endormis!*

*Vous tous qui chérissez quelque antique toit brun
Où dort le souvenir de l'enfance passée,
C'est pour vous que j'ai mis en langue cadencée
Ces stériles adieux à mon rêve défunt.*

Philippe Godet.

Telle mère, tel fils. — Un instituteur nota sur le bulletin mensuel d'un écolier cette observation à l'adresse des parents :

« Votre fils parle beaucoup trop. »

Par retour du courrier, l'instituteur reçut du père ce billet : « Que diriez-vous donc, monsieur l'instituteur, si vous entendiez sa mère ? »

Ne pas confondre ! — Faut-il fumer avant de labourer ?

— Ça dépend, mon ami !

— De quoi donc ?

— S'il s'agit de la terre, il faut fumer avant de labourer. S'il s'agit d'une pipe, il faut la bourrer avant de fumer.

POUR UN CHAPEAU

JACQUES Larive achève ses vacances ; c'est aujourd'hui le dernier jour qu'il passe à la ferme des Grands-Champs. Demain matin, la vieille diligence du père Maturin le conduira à la ville voisine d'où l'express l'emportera à Paris. Dans quelques jours, il reprendra son emploi de caissier à la banque Fixe & Co.

Finies les longues flâneries au bord de la rivière. Finie la sieste qu'il faisait chaque jour sous les arbres du verger. Une abeille passait dans un rayon doré ; il s'amusa à la regarder dans son voyage aérien. Puis, il était distrait par un pinson effronté qui, rassuré par l'immobilité du jeune homme couché sous le grand pommier, se hasarda sur une branche juste au-dessus de lui. Maintenant, ces beaux jours finissaient, il allait regagner la ville en emportant un agréable souvenir de l'hospitalière demeure de sa tante Anne..

Cet après-midi, il rentre à la ferme en empruntant un sentier qui traverse la forêt. Le trajet est peut-être plus long, mais qu'importe, pour lui l'heure exacte n'existe pas ici. Il débouche dans une clairière où un ruisseau coule en gazouillant. Tout à coup, il s'arrête surpris ; il vient d'apercevoir au bord du ruisseau une gracieuse apparition. Mince, élégante, dans une belle toilette claire, une jeune personne est fort occupée à cueillir de grandes branches d'églantines.

Le tableau est ravissant, Jacques s'arrête un instant ; il se demande qui est cette jolie promeneuse. Il ne l'a jamais vue ; pourtant, il connaît chaque habitant du bourg. Est-ce peut-être Liane, la fille du fermier Reton ? Non, Liane est

plus petite, elle a une tournure plus villageoise.

La jeune fille a maintenant terminé sa cueillette ; elle enlève son large chapeau de paille et, négligemment, le laisse tomber près d'elle, au bord du ruisseau. Elle lève les yeux et, surprise, aperçoit Jacques qui s'avance. Au même instant, la brise emporte le léger couvre-chef dans l'eau. L'inconnue pousse une exclamation, s'élance vivement vers l'eau, mouillant déjà ses fins souliers. Plus prompt, Jacques Larive se penche et, adroitement, repêche le chapeau avec sa canne. Rieuse, la jeune fille lui tend la main.

— Je vous remercie, monsieur ; voilà une leçon pour les étourdis qui ignorent que le vent est parfois traître dans ce pays.

Le jeune homme s'incline et, amusé, regarde le chapeau... ainsi que sa propriétaire.

— Sans doute un peu mouillé ? demande-t-il en désignant le chapeau.

— Légèrement, oui, mais qu'importe, ma cueillette est terminée pour aujourd'hui et je m'apprêtais à rentrer.

Après avoir encore remercié Jacques, l'inconnue s'éloigne d'une allure souple et décidée du côté du village. Le jeune homme la regarde s'en aller, puis se dirige vers la ferme. Il a hâte de demander à sa tante qui est cette délicieuse personne ; mais il hausse les épaules, à quoi bon, puisqu'il part demain. Cependant, il réfléchit ; est-ce bien nécessaire qu'il parte demain, ne peut-il prolonger son séjour ? Tiens ! une idée, il en parlera à tante Anne ce soir.

Dans la cour de la ferme, il aperçoit Madame Durand, sa tante, causant avec un jeune homme. En approchant, il reconnaît François-Pierre, un gars du village, qui habite maintenant Genève, où il s'est marié récemment. Chaque été, il vient passer quelques jours chez ses vieux parents. Ces faits, Jacques les connaît par sa tante qui les racontait le matin même.

Le soir, Jacques fait part à sa tante de sa détermination de retarder son départ, mais il n'en dit pas les motifs. Le sait-il lui-même ? Certes, mais il ne veut pas se l'avouer.

Madame Durand, qui adore son neveu, est heureuse de le garder encore. Négligemment, le jeune homme raconte alors sa rencontre de l'après-midi et demande qui peut être l'étourdie du chapeau de paille. Tante Anne réfléchit quelques secondes ; vraiment, elle ne connaît personne répondant à la description de la promeneuse. Une idée lui vient, Liane Reton ? elle est, paraît-il, de retour depuis huit jours. Tante Anne est perplexe.

Après le repas, Jacques gagne lentement le sentier qui rejoint la route conduisant au village. Une idée le tourmente, il désirerait tant savoir qui est cette inconnue. Bah ! il saura vite, le bourg n'est pas si grand. Pour commencer, il ira jusqu'à la ferme des Reton et là, en causant avec le fermier, il regardera s'il ne voit pas Liane ; il sera vite fixé.

Il est tiré de sa rêverie par une voix qui l'appelle ; il se retourne, François-Pierre est devant lui.

— Heureux de vous voir encore avant votre départ, monsieur Larive, car je voulais vous remercier d'avoir repêché le chapeau de ma femme. *Roselyne.*

PENAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.

UNE heure — on ne savait pas très bien laquelle — sonna au clocher proche de St-Laurent.

Pénau se leva du mur bas où il était assis, cracha, eut un regard circulaire et lent qui embrassa toute la place de la Riponne et son paysage calme et tiède. Depuis les marronniers feuillus jusqu'à l'Université ; jusqu'au Chemin Neuf qui semble s'arrêter complaisamment devant la Pinte vaudoise jusque, aussi, à la Grenette dont on entrevoit la sombre profondeur entre les piliers gris.

Tout cela, il le vit et l'emporta avec lui ; comme il le voyait et l'emportait chaque jour, sans bien savoir.

Puis, tourné vers Favez qui tout l'après-midi avait été là sans rien dire, il prit congé :

— Hé vieux !... J' m'en vais !... Salut !

...lut ! répondit l'autre, en machouillant sa chique. Pénau se rassit, comme pour dire quelque chose, sifflota, recracha. Et soudain, sans sortir les mains de ses poches, prit le parti de s'en aller pour de bon. On vit sa courte silhouette s'attarder devant les journaux du kiosque, puis se perdre lentement dans la foule de cette heure, du côté de la rue Neuve. Et de loin, il était plus coasse encore que de près, avec son étroit chapeau plat, trop petit, posé sur le haut du crâne; avec l'ampleur hostile de son paletot sans âge qui lui descendait jusqu'aux genoux. Avec, surtout, ses longs souliers béants, dont la semelle, à chaque pas qu'il faisait, s'accrochait aux pavés de la rue et qui semblaient soutenir avec peine les plis tournoyants du trop large pantalon.

Il s'en allait, tête basse, l'air humble, effacé; parce que là, ce n'était déjà plus la Riponne, son domaine. Là, c'était la rue, avec ses passants brutaux qui se bousculaient; avec ses bruits irritants qui embrochaient ses pensées, avec sa fièvre. Inconsciemment, ses pas se faisaient moins traînants. Il jeta un bref coup d'œil en dessous sur le poste de police de St-Laurent; puis enfila la rue de la Tour. Devant sa maison, il s'arrêta. Le corridor, avec son ombre farouche et humide, ses dalles usées au milieu, ses murs suintants, hantés d'odeurs culinaires, l'intimidait. Il aimait sa maison; et pourtant, il en avait peur. Peur de son air de misère. Peur des locataires qu'il croisait parfois dans l'escalier: hommes en casquettes ou femmes en cheveux qui le toisaient et murmuraient sur son passage, un mot — toujours le même — qui lui entrait dans les chairs: — Feignant, va !...

Pourtant, il monta. Sur son carré, il s'essuya les pieds et tenta d'ouvrir sa porte. Elle était fermée. Alors, désespéré, toute sa vieille et courte personne soulevée de détresse enfantine, il resta devant ce seuil hostile :

— Ben alors, si la bourgeoise est pas là !...

Ben alors !...

Puis, il s'assit sur une marche, répétant encore, en leit-motiv :

— Ben alors !... Ben alors !...

Au loin, la cloche de St-Laurent sonna neuf coups.

Francis Gaudard.



SOUVENIRS D'UN OPERÉ

Toujours est-il que, pendant six semaines, je suis plein d'une résignation douce, qui ne me coûte pas d'effort et qui m'étonne moi-même. Je l'attribue en grande partie au fait que je puis continuer mes travaux habituels. Je me considère comme à la veille d'un duel d'où j'ai bien des chances de sortir sain et sauf. J'écoute avec mansuétude les bonnes gens qui m'étourdissent de leurs conseils. Je souris à ceux qui me disent: — A votre place, je ne me ferais pas opérer — je pardonne à ceux qui me contentent en détail quelque opération effroyable. Je mets en règle mes affaires avec une parfaite sérénité; je recommande à mes amis les plus chers le sort de ma femme en cas de malheur.

Au fond, quand on ne souffre pas trop, l'idée qu'on est peut-être près de la mort est salutaire. On en devient meilleur, d'humeur plus égale, de cœur plus tendre avec les siens. On met une espèce de coquetterie à se montrer par ses bons côtés. On veut laisser de soi un aimable souvenir. Au contraire de l'opinion courante, il se pourrait que ce fût pour l'homme un bonheur de savoir d'avance le moment où il doit disparaître. C'est la souffrance, bien plus que la fin de la vie, qui est à redouter.

J'ai le temps de me dénouer paisiblement des liens qui m'attachent à l'existence et j'arrive sans cahots à la date fixée. Je fais à l'Université ma dernière leçon, et c'est l'instant où j'ai été le plus près de me laisser surprendre à l'émotion. Mes étudiants se lèvent et m'applaudissent; mes collègues me serrent la main avec un sérieux sans phrase qui en dit long; ma femme qui m'accompagne a les yeux gros de larmes. Heureusement on n'a pas le loisir de s'attendrir. De ma salle de cours nous descendons tout droit, sans rentrer chez nous, à la clinique qui va être notre séjour et qui est située dans le quartier écarté de la Caroline.

C'est un jour de premier printemps, gris, tiède et pluvieux. La chambre qui nous est destinée (car ma femme a voulu m'y tenir compagnie) est claire et donne sur la rue. En y entrant, nous la trouvons pleine de fleurs; un genêt d'or y met un rayon de soleil et nous rappelle que les vœux d'une excellente amie nous suivent dans la maison de torture; elle veut que nous ayons presque l'illusion d'y être chez nous.

Je regarde et parcours mon domaine. De ma fenêtre je vois les toits de la ville qui dégringolent en cascade et, au-delà, une trouée lumineuse qui s'ouvre sur la campagne vaudoise; puis, là-bas, tout là-bas, à l'horizon bleuâtre, se dresse comme un mur le Jura, frontière de France, seuil de la patrie que je ne suis pas sûr de revoir jamais. Deux lits de fer, une table, une chaise-longue, un poêle de faïence qui ronfle: la clinique est plus avenante qu'on n'eût osé l'espérer. J'avisé un tableau à mon chevet; je crois voir une sorte de moineau ébouriffé sur un pignon. Erreur ! C'est un aigle planté sur le sommet d'un pic et, au bas, s'étale ce verset qui doit être biblique: « Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. » A la bonne heure ! Acceptons-en l'augure !

C'est le surlendemain seulement que doit avoir lieu l'opération; il faut prendre certaines mesures préparatoires. Intervalle bien rempli ! On n'a pas vainement changé de domicile; l'adaptation à cette nouvelle coquille occupe, distrairait. Bruits du tramway qui passe sous les fenêtres avec un grincement de ferraille; allées et venues d'un personnel avec lequel on lie connaissance. D'abord la directrice, Mme Grandjean, la sœur du Dr Roux, une bonne Vaudoise grassouillette et remuante, toujours courant, toujours affairée autour de ses malades; la diaconesse, sœur Rose, une trotte-menu discrète, aux yeux doux, aux pas de velours, à la voix contenue, une apparition fraîche et reposante; Charles, l'infirmier, un pauvre garçon couturé; zébré de cicatrices, le front recousu par plâces, le nez refait par une bouture de peau qui reluit blanche au milieu de chairs sanguinolentes, un martyr et une gloire de la chirurgie, endormi et opéré dix-sept fois, habitué de l'hôpital dès sa petite enfance et ayant pris là le goût et le talent de soigner les autres avec une main légère et une patience inaltérable; puis encore un docteur russe qui, à heures fixes, promène dans les chambres sa figure pâle, sa longue barbe blonde, son accent exotique; enfin la femme de chambre, Rosa, une formidable et candide Bernoise qui a les allures et le rire facile d'un enfant de race gigantesque.

Et les heures passent rapides et paisibles. Par un accord tacite nous ne parlons, ma femme et moi, que de choses insignifiantes; il importe de ne pas irriter les nerfs. La veillée des armes est arrivée, comme nous disons en plaisantant, la soirée, sous la lampe et au coin du feu, qui sera peut-être la dernière où nous causerons côte à côte et cœur à cœur.

Le Dr Roux vient voir si son patient est en bon état physique et moral, et il paraît satisfait. Je lui dis que, le lendemain, je veux faire une expérience sur moi-même; je veux savoir si je pourrai gouverner mes rêves dans le sommeil artificiel. Je désire, pendant qu'on me tennaillera, entendre une nocturne de Chopin que j'aime beaucoup; une de nos amies, qui est une violoniste de grand talent, le jouera pour moi à Pa-

ris, au moment même où je serai endormi à Lausanne. Nous verrons si par télépathie je jouirai du morceau exécuté à mon intention. Le docteur me conte que, quelques jours plus tôt, une fillette, pendant tout le temps qu'a duré l'opération, a cru valser et a dessiné le mouvement avec les jambes; qu'un étudiant de la Société de Belles-Lettres s'est écrit en se réveillant: « Vive Belles-Lettres ! » Puis tout à coup, s'adressant à ma femme: « Surtout du calme ! Pas d'effusions conjugales et intempestives ! Il y a un moment dur à passer, durant l'opération. Je ne vous dirai pas de faire ce qu'ont fait avant-hier des Hollandais; je devais opérer leur enfant, une gamine de cinq ans; je les invite à aller prendre l'air, pendant que j'officierai. Que croyez-vous qu'ils aient fait ? Ils sont allés faire un déjeuner copieux dans un des meilleurs hôtels de la ville. Je ne réclame pas de vous un flegme aussi batave. Mais sacrédié ! point d'évanouissement ! Il sera vilain, très vilain, votre mari quand on le rapportera saoul d'éther. Vous feriez bien de ne pas être ici à son réveil ! » Et comme ma femme déclare qu'elle sera forte, sage, calme, mais qu'elle ne s'en ira pas: « Qu'il soit fait selon votre volonté, réplique le docteur ! Seulement je vous préviens qu'à la première velléité de pamoison je vous mets à la porte. Mais, ajoutez-t-il, je sais que tout se passera bien. »

Il s'en va en m'ordonnant de me mettre au lit, et, quand je suis couché, comme je n'ai plus ma mère, il m'envoie la sienne pour me donner courage. Ce n'est certes pas la première venue, cette bonne vieille paysanne du Jura vaudois. (A suivre). Georges Renard.

Au Bourg, du 14 au 20 octobre, un film sonore et chantant: Le Chant du Loup, merveilleux poème, interprété par Lupe Velez, Gary Cooper et Louis Wolheim.

Regrettant sa liberté perdue et sa belle vie d'aventures, Sam, montagnard orgueilleux, abandonne son foyer. Il fuit sa femme pour répondre à l'appel de la forêt, des grands espaces, des horizons sans fin... de la Liberté. Après avoir parcouru ses montagnes, obsédé par l'image de sa femme, il finira par retourner vers elle.

Ce scénario original, d'une conception vigoureuse, et qui ne manque pas de grandeur est défendu par une interprétation remarquable: Lupe Velez joue avec flamme et met dans son jeu un on ne sait quoi de vivant, de vibrant, d'instinctif qui ravit.

Gary Cooper, grand diable un peu fruste, est extrêmement sympathique et séduisant dans son rôle de Sam.

Quant à la photographie, c'est une vraie merveille et la beauté des paysages, la splendeur des forêts, n'ont jamais été rendues avec plus de justesse à l'écran.

Tous les jours, matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne